

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ
DES
AMIS DE VIENNE

Société fondée en 1904

N° 75

Fascicule 1 - Premier trimestre 1980



LYON
IMPRIMERIE BOSC FRÈRES
42, quai Gailleton
1980

SOMMAIRE

- Nos activités en 1979.
- Bibliographie.
- Un Viennois père de la géothermie, François Jacques de LARDEREL, par J.F. GRENOUILLER.
- Le couvent des Dominicains à Vienne, par J.D. LEVESQUE, o.p.
- Les mémoires d'un touriste pressé (Stendhal à Vienne), présenté par Jean-Yves ESTRE.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

REVUE TRIMESTRIELLE

publiée par la SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

pour « *répandre la connaissance de l'histoire de la Ville et des antiquités viennoises* » (article premier des statuts).

Pour 1980

Le numéro	20,00 F
Abonnement annuel normal	60,00 F
Abonnement de soutien	100,00 F
Retraités et étudiants	40,00 F

Avis important : Les abonnements commencent avec le premier numéro de chaque année. Les numéros déjà sortis de presse dans l'année au moment du règlement d'un abonnement nouveau seront remis ou envoyés au nouvel abonné.

Correspondance : Secrétaire des Amis de Vienne, Bureau du Tourisme, Syndicat d'Initiative, Cours Brillier, 38200 Vienne. C.C.P. Amis de Vienne - LYON 185-71 J.

***Pensez à payer
le plus rapidement possible
votre Abonnement
pour 1980***

• Nous remercions les personnes qui ont déjà acquitté leur abonnement pour 1980.

• Nous invitons celles qui ne l'ont pas encore fait à effectuer rapidement leur versement :

*soit par C.C.P. ou chèque bancaire,
soit directement au S.I.*

**FICHE D'ABONNEMENT AU BULLETIN DES « AMIS DE VIENNE »
POUR L'ANNEE 1980**

NOM : Prénoms :

Adresse exacte (pour l'envoi du bulletin par poste) :

.....
.....

TARIF ABONNEMENT :

<i>Abonnement de soutien</i>	100 F
<i>Abonnement normal</i>	60 F
<i>Etudiants - Retraités</i>	40 F

A retourner accompagné du règlement par :

chèque bancaire ou par C.C.P. LYON 185-71 J

à l'adresse suivante :

« AMIS DE VIENNE » - Syndicat d'Initiative - Cours Brillier - 38200 VIENNE

Programme de nos manifestations au verso

PROGRAMME DES MANIFESTATIONS POUR LE 1^{er} SEMESTRE 1950

- 10-11-1949 - conférence à 14 h 30 à l'auditorium de la Faculté de
Médecine de l'Université de Montréal, 2000 rue de la
Séigneurie.
- 12-11-1949 - conférence à 14 h 30 à l'auditorium de la Faculté de
Médecine de l'Université de Montréal, 2000 rue de la
Séigneurie.
- 13-11-1949 - conférence à 14 h 30 à l'auditorium de la Faculté de
Médecine de l'Université de Montréal, 2000 rue de la
Séigneurie.
- 14-11-1949 - conférence à 14 h 30 à l'auditorium de la Faculté de
Médecine de l'Université de Montréal, 2000 rue de la
Séigneurie.
- 15-11-1949 - conférence à 14 h 30 à l'auditorium de la Faculté de
Médecine de l'Université de Montréal, 2000 rue de la
Séigneurie.
- 16-11-1949 - conférence à 14 h 30 à l'auditorium de la Faculté de
Médecine de l'Université de Montréal, 2000 rue de la
Séigneurie.
- 17-11-1949 - conférence à 14 h 30 à l'auditorium de la Faculté de
Médecine de l'Université de Montréal, 2000 rue de la
Séigneurie.
- 18-11-1949 - conférence à 14 h 30 à l'auditorium de la Faculté de
Médecine de l'Université de Montréal, 2000 rue de la
Séigneurie.
- 19-11-1949 - conférence à 14 h 30 à l'auditorium de la Faculté de
Médecine de l'Université de Montréal, 2000 rue de la
Séigneurie.
- 20-11-1949 - conférence à 14 h 30 à l'auditorium de la Faculté de
Médecine de l'Université de Montréal, 2000 rue de la
Séigneurie.

NOS ACTIVITÉS EN 1979

Mardi 16 janvier : à l'Hôtel de la Poste, projection de diapositives par M. Alain CANAL : les dernières découvertes viennoises.

Samedi 10 février : visite du Musée des Arts décoratifs à Lyon.

Jeudi 26 avril : à la Chambre de Commerce, Assemblée générale et conférence de M. OURSEL sur les Templiers.

Samedi 30 avril - Dimanche 1^{er} mai : réception de la Société archéologique hyéroise.

Dimanche 20 mai : sortie annuelle à Avignon. Visite du Palais des Papes sous la direction de M. GAGNIÈRE, conservateur du Palais des Papes ; visite d'hôtels particuliers sous la direction de MM. de BRION et FUSTIER.

Dimanche 7 octobre : réception d'une délégation d'Avignonnais de la « Fonscca ».

Samedi 13 octobre : visite des maisons restaurées du Front de Gère.

Samedi 17 novembre : visite du Musée de l'Hôtel-Dieu à Lyon.

Lundi 10 décembre : à l'Hôtel de la Poste, conférence de M. RENAUD sur le monnayage à Vienne.

NOS ACTIVITÉS EN 1979

Le 1er janvier 1979, la Commission de la Communauté Européenne a adopté la directive relative aux droits des travailleurs migrants.

Le 15 mars 1979, la Commission de la Communauté Européenne a adopté la directive relative aux droits des travailleurs migrants.

Le 15 mars 1979, la Commission de la Communauté Européenne a adopté la directive relative aux droits des travailleurs migrants.

Le 15 mars 1979, la Commission de la Communauté Européenne a adopté la directive relative aux droits des travailleurs migrants.

Le 15 mars 1979, la Commission de la Communauté Européenne a adopté la directive relative aux droits des travailleurs migrants.

Le 15 mars 1979, la Commission de la Communauté Européenne a adopté la directive relative aux droits des travailleurs migrants.

Le 15 mars 1979, la Commission de la Communauté Européenne a adopté la directive relative aux droits des travailleurs migrants.

Le 15 mars 1979, la Commission de la Communauté Européenne a adopté la directive relative aux droits des travailleurs migrants.

Le 15 mars 1979, la Commission de la Communauté Européenne a adopté la directive relative aux droits des travailleurs migrants.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ
DES
AMIS DE VIENNE

Société fondée en 1904

N° 75

Fascicule 1 - Premier trimestre 1980



LYON
IMPRIMERIE BOSC FRÈRES
42, quai Gailleton
1980

BIBLIOGRAPHIE 1979

(et rappels antérieurs)

1. — ETUDES OU PUBLICATIONS

a) Antiquité

- « Archéologie - Saint-Marcel », *La Cevenne*, 22, automne 1979 (par A. Canal, le premier bilan des fouilles effectuées à l'emplacement d'un futur parking).
- Amable AUDIN et Julien GUEY, « Quelques brouillles épigraphiques : théâtre de Vienne, amphithéâtre de Lyon », *B.S.N.A.F.*, 1976, p. 200-205, pl. VIII (fragment d'inscription trouvé dans le chantier archéologique du théâtre).
- Denis Van BERCHEM, « Observations sur le réseau routier des Allobroges », *B.S.N.A.F.*, 1976, p. 137-148 (l'auteur y signale la préparation d'une thèse d'épigraphie et de numismatique sur les Allobroges, par M. Y. Van de Wielen).
- René BRIAT, « La résurrection de la Vienne antique », *Connaissance des Arts*, n° 332, oct. 1979, p. 108-115.
- Albert CHAMPDOR, *Vieilles chroniques de Lyon*, sixième série, Lyon, A. Guillot, 1979 (p. 5-18, chapitre sur Vienne antique - Résumé de l'histoire de Vienne à l'époque gallo-romaine).
- Gabriel CHAPOTAT, « La nécropole gallo-romaine de Charavel à Vienne (Isère) », *Nouvelles archives du Museum d'Histoire Naturelle de Lyon*, suppl. fasc. 16, 1978, p. 35-43, 3 pl.
- A. COCHET, « Un sarcophage lyonnais original au Musée de la Civilisation gallo-romaine », *Bulletin des Musées et Monuments lyonnais*, VI, 1979, 2, p. 245-259 (comparaison avec le bassin rectangulaire en plomb du Musée de Vienne).
- Johan et Thierry DURAND, *Scènes de vie gallo-romaine évoquées par les vestiges de Saint-Romain-en-Gal (Rhône)* (collection Histouguide), Vienne, 1979 (chez l'auteur).
- R. LAUXEROIS, « Dépôts monétaires dans des tombes à Vienne (Isère) », *Bulletin de la Société française de Numismatique*, mars 1979, p. 495-498 (tombes de Charavel).
- J. MALLON, « Une brique et des tuiles de Vienne (Isère) écrites avant cuisson », *B.S.N.A.F.*, 1973, p. 38-41.

- J. SOYER, « La centuriation de la plaine de la Côte-Saint-André » (Isère), Actes du 99^e Congrès national des Sociétés Savantes, Besançon, 1974.

b) *Moyen Age - Epoque moderne*

- P. CAVARD, *La cathédrale Saint-Maurice de Vienne*, Vienne, éd. Blanchard, 1978.
- Michel COLARDELLE et Chantal MAZARD, « Premiers résultats des recherches sur les "mottes" médiévales en Dauphiné et en Savoie », *Archéologie médiévale*, 9, 1979, p. 65-95.
- André HULLO, « Le château de La Bâtie et le bastion Sainte-Anne, un bel exemple d'architecture militaire », *Information régionale du C.R.D.P. de Grenoble*, n° 29, 1979.
- M. JANNET, J.F. REYNAUD et M. SOUBEYRAN, « Saint-Georges de Vienne : étude de la nécropole », *Archéologie médiévale Rhône-Alpes 1978-1979* (publié par l'A.L.S.A.M.-Lyon et la Société alpine de Documentation et de Recherche en Archéologie historique, avec le concours du Centre d'Archéologie historique de Grenoble et de l'Isère), p. 31-34 (état des recherches archéologiques de 1977-1978).
- J.F. REYNAUD, M. SOUBEYRAN, M. VALLAT, « La basilique funéraire de Saint-Pierre (Vienne) », « Saint-Georges, annexe funéraire », dans Michel COLARDELLE et Jean-François REYNAUD, *Archéologie médiévale dans la région Rhône-Alpes*, 1977, Lyon-Grenoble, p. 9-12.
- J.F. REYNAUD, « Saint-Ferréol (Saint-Romain-en-Gal) », *ibid.*, p. 13.
- Inventaire général des monuments et des richesses artistiques de la France, *Relevés photogrammétriques d'architecture de la région Rhône-Alpes*, 1978 (album de 28 planches, n° 3 et 4 consacrées aux relevés des églises Saint-Pierre et Saint-André-le-Bas à Vienne).

c) *Epoque contemporaine*

- Rolande GADILLE, « Les vicissitudes d'une viticulture sub-urbaine ; les vignobles de l'aire viennoise, Côte-Rôtie et Condrieu », *Géographie historique des vignobles*, Actes du Colloque de Bordeaux - oct. 1977, Paris, Ed. C.N.R.S., 1978, t. I, p. 89-92.
- Rolande GADILLE, « L'héritage d'une viticulture antique, vignes et vins de Côte-Rôtie et Condrieu », *Revue de Géographie de Lyon*, 1978, 1, p. 7-22.

2. — TRAVAUX UNIVERSITAIRES

- Renée BONY, *Topographie de Vienne du IV^e au XIV^e siècle* (mémoire de maîtrise en archéologie, Lyon II, sous la direction de MM. N. Elisséeff et J.F. Reynaud, juin 1979).
- Monique JANNET-VALLAT et Michel SOUBEYRAN, *L'église Saint-Georges (Vienne, Isère). Recherches archéologiques* (mémoire de maîtrise en archéologie, Lyon II, sous la direction de MM. N. Elisséeff et J.F. Reynaud, mars 1979) (2 vol. de texte + 1 album de documents + 1 inventaire des tombes).

- Christine ROUCAUTE, *Essai de reconstitution de Vienne la Romaine* (mémoire de maîtrise d'Arts plastiques, Paris).
- Hélène VILLARD, *L'opinion publique à Vienne en Dauphiné de la défaite à la libération de la ville, juin 1940 à septembre 1944* (mémoire de maîtrise soutenu en 1979, à l'Université de Lyon II, sous la direction de M. Garricr) (299 p. en 3 tomes + 169 p. documents en 2 tomes).

R. LAUXEROIS.

NOTES DE LECTURE

- VIENNE ET LE JUDAÏSME A VIENNE AU XIII^e SIÈCLE.

Nous extrayons du *Guide de la Bourgogne et du Lyonnais mystérieux* aux Editions Tchou (collection « Les Guides noirs », Paris, 1974), p. 569, la citation suivante :

« Centre important du judaïsme en France, Vienne fut la patrie de nombreux tossafistes (1) qui s'illustrèrent en rédigeant de remarquables commentaires talmudiques (2) : ainsi Tobie ben Elie et Yakar de Vienne au XIII^e siècle. »

- UNE INSTITUTRICE VIENNOISE, MADAME SIÉ, ÉDITE LE RÉCIT DE SES DÉBUTS DANS L'ENSEIGNEMENT.

Madame Eugénie Sié, directrice d'école honoraire, que de nombreux parents, élèves et Viennois ont très appréciée pendant les trente années où elle enseigna à l'école maternelle du boulevard de la République (rue Juiverie), vient de publier le récit de ses débuts dans l'enseignement sous le titre de *l'Ecole engloutie*.

Les lecteurs du *Bulletin de la Société des Amis de Vienne* connaissent déjà fort bien le talent narratif de cet auteur. Cette revue en effet a déjà publié de Mme Sié, une fort pittoresque description du marché de Vienne avant 1914 et des souvenirs très nostalgiques concernant la traîlle de Vaugris, aujourd'hui disparue, comme la plaine couverte de vergers qui l'entourait. La présente plaquette retrace d'une façon très sincère et émue, où le cœur parle beaucoup, ce qu'étaient jadis les premiers postes offerts aux jeunes institutrices sortant fraîches émoulues de l'Ecole normale.

Mme Sié, comme beaucoup de ses compagnes du Bas-Dauphiné, fut envoyée, nous dirions aujourd'hui « reléguée », dans un poste des plus ingrats dans l'Oisans, qui n'était pas comme maintenant une montagne partiellement apprivoisée. Les conditions de vie et d'enseignement y étaient très rudes, si ce n'est difficiles, les paysages à la

(1) « Tossafistes : auteurs de gloses sur le Talmud, qui vivaient en France et en Allemagne aux XI^e et au XII^e siècles (les tossafistes de France étaient, à l'origine, des descendants du commentateur Rashi, dont les notes marginales commentaient elles-mêmes le Talmud). »

(2) Talmud (de l'hébreu Etude) : l'objet essentiel du Talmud est de faire connaître la loi orale, complément de la Tora qui est la loi écrite (loi de Moïse).

fois terrifiants et grandioses. L'auteur a été d'autant plus marqué par ce premier poste avant 1930, que l'école et le village (le Dauphin de Mizoën) étaient appelés à disparaître, quelques temps après, engloutis dans les eaux du barrage du Chambon alors en construction.

Tous ceux qui désireraient se procurer cet opuscule très bien écrit, peuvent le faire en s'adressant à la Librairie Blanchard.

- Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur le livre remarquable de Johan et Thierry DURAND, *Scènes de vie gallo-romaine évoquées par les vestiges de Saint-Romain-en-Gal*. Ce livre illustré par d'excellentes photos et d'habiles reconstitutions, explique d'une façon très claire et précise la vie quotidienne à Saint-Romain-en-Gal. Un livre utile et précieux que les Viennois devront avoir dans leur bibliothèque.

François-Jacques de LARDEREL, Comte de MONTECEBOLI (1789-1958)

Un Viennois, père de la géothermie

Dans son numéro du 14 octobre 1979, le *Dauphiné Libéré* a alléché plus d'un Dauphinois, et de très nombreux Viennois, par un article signé de M. Jean Durand, intitulé : « *Comment le Dauphinois François de Larderel et ses descendants firent de l'Enfer de Dante, le Paradis de la géothermie* ». Nous prenons ici la liberté de résumer cet excellent article, auquel nos souscripteurs pourront se reporter. Nous apporterons quelques précisions inédites quant aux origines viennoises de François de Larderel que cet article nous a permis de retrouver plus aisément.

Jacques François de Larderel naquit à Vienne, dans la paroisse de Saint-Sévère le 17 novembre 1789, il était fils de sieur Abel Philibert Larderel, négociant et officier de la Milice nationale de Vienne (en 1789) et de Demoiselle Marie Acloque.

La famille de son père était originaire de Saint-Etienne, son grand-père paternel sieur Georges Pierre Larderel, négociant commissionnaire, y était né vers 1730 avant de se fixer à Vienne, paroisse Saint-Sévère. Les liens familiaux avec la capitale du Forez ne seront pas oubliés puisqu'en 1806, la sœur de François-Jacques, Demoiselle Marie Rose Larderel épouse un de ses cousins stéphanois sieur Jean Baptiste Lamotte, armurier, fils d'armurier de Saint-Etienne. Sa grand-mère paternelle, Demoiselle Catherine Tabarin était issue d'une famille de marchands de Beaujeu (Rhône). Du côté maternel, l'acte de mariage de ses parents, à Saint-Sévère de Vienne le 12 janvier 1784, révèle que Demoiselle Marie Acloque sa mère était fille de sieur François Acloque, négociant, par ailleurs qualifié du titre de Maître d'hôtel de la Petite Table Ronde (qu'il devait posséder) et de Demoiselle Marguerite Pouzet, tous deux de familles bourgeoises viennoises. La mère de Demoiselle Marguerite Pouzet était née à Marthou (contrat de mariage du 8 janvier 1784, M^e Pra, notaire à Vienne).

Ayant perdu sa mère, son père se remaria le 27 brumaire An II (1794) avec Jeanne Moussier, fille du directeur des Voitures nationales de Vienne. Cette union durera jusqu'en 1807. Le

19 brumaire An III (1795) une des sœurs de son père, Virgine Larderel, épouse Emanuel, François, André Willemenot qui est « cultivateur » à Franc-Amour (Jura) cy-devant Saint-Amour aux vignobles réputés. Le négoce, les rapports indirects avec la messagerie, les alliances lointaines autour de lui, en particulier dans le négoce du vin, et la fabrication et la vente des armes de qualité de Saint-Etienne, durent prédisposer François Jacques Larderel à une migration lointaine, ne craignant pas à cause de ces prédispositions familiales de quitter sa petite patrie pour la Toscane. La tradition familiale veut qu'il ait été « ingénieur » et que ses rapports avec le milieu des soyeux français ne s'étaient pas relâchés.

En 1814, il s'installe à Livourne (Italie) pour s'adonner au négoce. Lors de son mariage célébré à Crémieu le 6 septembre 1814, il habite déjà Livourne. Il épouse dans la cité crémolane Bonne Marie Pauline Morand, sa cousine germaine, née le 22 août 1790 à Crémieu, fille de sieur François Morand, négociant à Crémieu, habitant la Porte Neuve et de Demoiselle Rose Acloque. Son parrain a été Louis Neyret et sa marraine Bonne Girerd.

De retour à Livourne il fut très intéressé par les possibilités d'exploitation des « mares » de la Maremme pour l'extraction de l'acide borique qui était dissous dans les boues de celles-ci, qualifiés d'infemales par Dante. Ces mares étaient provoquées par la condensation de la vapeur des « soffioni » sortant naturellement de la terre. L'acide borique s'obtenait en chauffant l'eau de ces mares, par évaporation, tout cela très rudimentairement. En 1818 est créée la Société Chemin, Prat, Lamot, Larderel et C^{ie}. Il obtient la concession des « lagoni », mares, de Montecerboli (commune de Pomarance, province de Pise). En 1827, il exploite pour la concentration des solutions boriques la vapeur naturelle issue des « soffioni » pour remplacer un combustible devenu rare. Il fait vite fortune car l'acide est obtenu à un prix défiant toute concurrence.

Dès 1828 il eut l'idée d'obtenir des vapeurs et de l'eau « borique » par un forage du sol, vers 1832 il fit des expériences et à partir de 1840 il peut appliquer son système devenu fiable.

Le premier forage géothermique au monde aurait eu lieu en 1838, alors que le premier forage pétrolier n'a eu lieu qu'en 1859. A partir de ce moment les forages sont de plus en plus nombreux, de plus en plus profonds. Les vapeurs qui ont une température de 140° à 215° sortent à une vitesse de 125 à 400 m par seconde. En 1842 sa méthode fut perfectionnée par l'introduction de chaudières d'évaporation de plomb (chaudières hadriennes).

Devant cette réussite le grand duc de Toscane Léopold II, créa François de Larderel, comte de Montecerboli. Il fut de plus nommé chambellan de la Cour, sénateur, chevalier de l'Ordre de

Saint-Michel. Le grand duc de Toscane imposa aussi le nom de Larderello, à présent mondialement connu à cause de l'électricité d'origine géothermique qui y est produite, aux premiers établissements de François-Jacques de Larderel. En son temps il appliqua une politique éclairée de prévoyance sociale pour son personnel. Il fit installer pour les femmes de Larderello qui ne pouvaient travailler dans l'acide une filature dont les métiers étaient actionnés par la vapeur géothermique, d'après les auteurs consultés. Il envisage d'actionner, par la vapeur sortie de la terre, des machines et turbines, mais il meurt à Florence le 15 juin 1859. Il a construit deux palais Larderel, l'un à Larderello, l'autre à Pomarance (province de Pise) qui subsistent aujourd'hui.

Son fils Frédéric François (Livourne 24 avril 1815 - Florence 29 mai 1876) développe beaucoup l'industrie créée par son père. Il est nommé sénateur du Royaume d'Italie en 1870. Son petit-fils Florestan (Livourne 6 avril 1848 - Livourne 21 janvier 1925) implanta à Larderello le raffinage de l'acide borique et la fabrication du « borace ». En 1901 il devint sénateur. Le gendre de ce dernier, le prince Ginori-Conti fit tourner en 1904 la première turbine avec la vapeur. Ainsi naquit l'électricité géothermique si chère au dernier quart du ^{xx}^e siècle. Aujourd'hui 240 forages, à une profondeur moyenne de 700 m, alimentent 12 centrales électriques. Larderello va bientôt représenter à lui seul 3,5 % de la consommation d'électricité italienne.

Le nom de François de Larderel est à présent éteint dans les mâles, mais il a été repris par un de ses descendants le comte Folco Aloïsi de Larderel.

Comme Stendhal, autre grand italianisant dauphinois, qui prévoyait sa gloire posthume cent ans après lui, Jacques François Larderel ne sera vraiment apprécié en France que plus de cent ans après sa mort où ses intuitions de 1828 (le forage de la surface du sol pour récupérer des vapeurs et fabriquer de l'énergie) se révèlent de moins en moins dénuées de sens, car désormais l'intérêt porté à la géothermie a largement dépassé l'exemple italien de Larderello, toujours cité par les manuels de géographie anciens, comme une exception géographique.

La Société des Amis de Vienne pense que la ville de Vienne saura marquer sa reconnaissance au comte de Montecerboli, un de ses fils, en lui accordant de figurer comme nom d'une rue, d'une place, voire d'un établissement scolaire, de même qu'à Crémieu tous les membres du « Vieux Crémieu » et d'« Evocations » voudront voir perpétuer ce souvenir.

En plus de l'article cité plus haut, nous nous sommes servis de l'article « Larderel » dans l'*Enciclopedia Italiana*. Nous tenons à remercier tout particulièrement M. Henri Loiseau, maire de Crémieu, qui nous a permis de retrouver l'acte de mariage de François Jacques Larderel et Bonne Marie Pauline Morand.

Résumé et complété par
Jean-François GRENOUILLER.

Le Couvent des Dominicains de Vienne en Dauphiné*

Notre-Dame d'Outre Gère 1384-1789

I. — Fondation

« Le couvent des R.P. Dominicains de la ville de Vienne en Dauphiné, l'une des plus anciennes maisons religieuses de la d. ville, a été fondé en l'année 1384 sous le pontificat de Clément VII séant à Avignon, et le règne de Charles VI, Roy de France, à la demande et sous la protection de MM. les Consuls et Communauté de la d. ville, qui leur procurèrent pour leur établissement l'église et les dépendances de Notre-Dame d'outre le pont de Gère, petite rivière qui coule au nord de Vienne du levant au couchant où elle se jette dans le fleuve du Rhône.

« Ce couvent fut d'abord fondé pour 13 religieux, nombre qui s'y est maintenu à peu près jusqu'au tems des courses des huguenots sous la conduite du baron des Adrets vers le milieu du XVI^e siècle, lesquels entre autres ravages qu'ils firent à Vienne ruinèrent en grande partie la belle et magnifique église de ces Pères, brûlèrent, pillèrent, dévastèrent le couvent, leurs habitations et leurs biens, et les mirent dans la nécessité de se réduire au nombre de sept à huit religieux comme ils le sont aujourd'hui.

« Au moyen d'une exacte économie, ces Pères sont parvenus à rétablir leur église dans un état très décent, quoique dans des bornes plus étroites qu'elle n'avait avant les ravages des huguenots, et de réédifier leur couvent immédiatement sur le fleuve du Rhône, où ce bâtiment forme une belle façade d'un double rang de croisées, de dix par chaque rang, dont le plus haut rang pour les chambres des religieux, et le plus bas pour les offices et les lieux réguliers, réfectoire, salle capitulaire, cuisine, etc.

« La communauté est actuellement composée de huit religieux qui trouvent leur honnête entretien dans leur revenu tel qu'il est exposé plus bas, sans être aucunement à charge à personne. Ils se sont toujours fait un devoir, ainsi que les devanciers, de se rendre utiles au public selon l'esprit de leur Ordre, et le

* Les vestiges de ce couvent se trouvent dans le pâté de maisons délimité par la rue des Quatre-Vents, la Gère, le port des Jacobins (quai Pajot) et la place Saint-Sevère.

vœu de la ville, qu'à cause de la théologie qu'ils enseignent publiquement et gratuitement de temps immémorial sous le bon plaisir de NN.SS. les Archevêques (et qui est la seule classe publique de ce nom dans la ville et dans le diocèse) et généralement pour toutes les fonctions du zèle auxquelles ces religieux se prêtent en toute occasion. Ils sont de la Province de Toulouse de l'étroite observance.

à Vienne, ce 23 Xbre 1766. » (1)

Comme pour tant d'autres maisons de l'Ordre des Prêcheurs de France, l'histoire du couvent de Vienne reste à faire. Cette courte notice rédigée en 1766 par le Prieur, fr. Dominique Blachère, et un cahier Mss. de 21 pages conservé aux Archives générales de l'Ordre à Rome, rédigé en 1706 par le fr. Louis Berny, donnant quelques brèves indications sur l'histoire du couvent, sont les deux seuls essais que nous connaissons. Pourtant une masse d'archives assez conséquente, et fort bien conservée, est déposée aux Archives de l'Isère ; d'autres pièces sont également conservées aux Archives de l'Hôpital de Vienne, à la Bibliothèque de cette ville et à celle de Grenoble. Nous en donnerons l'inventaire (2).

Dans le cadre de cette étude, nous voudrions tracer les grandes lignes de la vie de cette communauté dauphinoise, laissant à d'autres le soin de pousser plus avant cette étude.

A vrai dire, la communauté des Dominicains de Vienne n'a jamais possédé d'hommes de premier plan. A moins que le souvenir des illustres Dauphinois que furent le Cardinal Hugues de Saint-Cher, décédé en 1263 à Orvieto, et fr. Humbert de Romans, cinquième Maître général de l'Ordre enseveli en 1264 au couvent des Prêcheurs de Lyon, ait repoussé dans l'ombre des frères moins illustres. Les Prêcheurs n'étaient pas des inconnus à Vienne ; mais, fidèles à leur inspiration première, les frères évitaient de multiplier les petites communautés. A Lyon, depuis 1221, ils avaient un important couvent, d'où il leur était facile de se rendre à Vienne située à 35 kilomètres en aval sur le Rhône.

En 1249, fr. Guillaume Peyraut, célèbre prêcheur lyonnais, allait prêcher et entendre les confessions au couvent des Mineurs de Vienne (3). C'est là que Salimbene le questionnera : « Lorsque je l'interrogeai en lui demandant pourquoi les Frères Prêcheurs n'avaient pas d'installation à Vienne, il me dit qu'ils préféraient

(1) Arch. Nat., AP 40 188-190 - S 3209. Mss.

(2) Arch. Gen., o.p., série XIV, livre S, « Antiquités du couvent des Fr. Pr. établis dans la ville de Vienne en Dauphiné l'an 1384 ». Mss., 21 pages.

(3) Arch. Fr. Pr. XVIII, p. 172-173.

avoir à Lyon un unique mais bon couvent, plutôt qu'une telle multitude d'installations » (4).

En 1270, le quatrième dimanche de Carême, fr. Hugues de Rochefort, figure parmi les témoins dans un acte de Béatrix, comtesse de Vienne et d'Albon, veuve du dauphin Guigue VII, en faveur de l'Eglise de Vienne. Sans doute avait-il un rôle officiel dans l'entourage de la comtesse (5).

Plusieurs Dominicains participèrent au Concile de Vienne (1311-1312), entre autres fr. Béranger de Landorre, vicaire général de l'Ordre. Une étude de ce fameux Concile qui vit la suppression des Templiers, nous révélerait certainement d'autres noms. C'est justement à l'occasion de ce Concile que le pape Clément V décida la fondation d'un couvent de Frères Prêcheurs à Vienne, répondant à une demande formulée par les Consuls de la ville. La bulle de fondation est datée d'Avignon, le 8 septembre 1311. Elle se trouve au Bullaire de l'Ordre (6).

Des guerres endémiques entre les habitants de Vienne et de Lyon, ceux de Condrieu et de Saint-Clair-du-Rhône, la mort de l'Archevêque de Vienne (1317) et une succession difficile — Guillaume de Laudun, dominicain, nommé archevêque de Vienne en 1321 ne pourra jamais prendre possession d'un siège dont il restera titulaire jusqu'en 1328, date de son transfert à Toulouse (7) —, retardèrent la fondation effective.

Bertrand de la Chapelle (1328-1353) connut lui aussi un épiscopat fort agité par suite des conflits entre le dauphin Guigue VIII et le roi Philippe-le-Bel. Quand, le 16 juillet 1349, Humbert II effectua le « transport » du Dauphiné à la Couronne de France, on parlait toujours de ce projet de fondation.

Ce fut l'antipape Clément VII (Robert de Genève) qui reprit le projet à la suite d'une nouvelle intervention des Consuls (8). Il installa les frères sur un terrain bordé par la rue des Quatre-Vents à l'est, la Gère au midi, le Rhône à l'ouest, la Nouvelle

(4) Chronicon, éd. Holder Egger. M.G. SS XXIII, Hanovre 1905, 233 (ad ann. 1248).

(5) Bibl. de Grenoble, Mss. 1432 f° 8; Collombet : « L'Eglise de Vienne... », p. 192.

(6) Bull. o.p. II, 120 B.

Clément V aimait particulièrement l'Ordre des Frères Prêcheurs. En huit années et quelques mois de pontificat, il prit 54 évêques et 3 cardinaux parmi les religieux.

(7) Tournon : « Histoire des hommes illustres de l'Ordre de Saint Dominique », tome II, p. 318.

(8) Bibl. Grenoble, Q 767. Bulle « Dilecto filio Abbati Monasterii Sti Petri portam Viennam... », Avignon, 8 septembre 1384.

Chorier : « Recherches sur les antiquités de la ville de Vienne », Lyon, 1828, p. 56.

Mermet : « Chroniques religieuses de la ville de Vienne », 1856, p. 138-141.

Elu le 20 septembre 1378 à Fondi par les cardinaux hostiles à Urbain VI, Clément VII se fixa en Avignon d'obédience française. Le Chapitre général O.P. de Lausanne le reconnut comme pape légitime en 1380.

Table Ronde au nord. Il y avait là une église dédiée à Notre-Dame d'Outre-Gère. Les consuls s'engageaient à construire le couvent, on utiliserait aussi des dépendances de l'église qui servaient de noviciat à l'abbaye de Saint-André-le-Bas. Comme le projet suscitait des réticences de la part de l'abbé de Saint-André et du recteur de la Collégiale Saint-Sauveur qui voulaient conserver leurs droits sur la chapelle, Clément VII chargea l'abbé du monastère de Saint-Pierre près de la porte de Vienne de dénouer le conflit. La bulle est du 8 septembre 1384 (9).

Les Prêcheurs donneront :

● à Saint-André :

une obole d'or chaque année, le jour de la Saint-André ;
un prédicateur, quatre fois l'an ;

ils recevront dans leur église l'abbé et ses religieux, le jour des Rameaux et le jour de l'Ascension, de même durant les Rogations, car le monastère avait coutume de se rendre à Notre-Dame d'Outre-Gère ces jours-là ; les frères fourniront tout ce qui est nécessaire pour l'office ;

ils remettront le 1/3 des droits de sépulture concernant les paroisses de Saint-Pierre-entre-Juifs, renonçant par là aux droits reconnus aux mendiants par le Concile de Vienne ;

● à Saint-Sévère :

le 1/4 de tous les droits de sépulture qu'ils retireraient des héritiers de ceux de la paroisse de Saint-Sévère voulant se faire enterrer dans leur cloître, leur église ou leur cimetière.

Toutefois, les religieux refusèrent de s'assujettir à une ancienne coutume qui les aurait obligés à recevoir chaque année, le jour de la Fête-Dieu, le clergé de Saint-Sévère, puis à retourner en procession avec lui jusqu'à Saint-Sévère pour y chanter la grand-messe. La distance entre les deux églises n'était pas conséquente — il n'y avait que la rue à traverser —, mais il fallait sauvegarder une certaine autonomie.

Les deux monastères se virent en outre largement dédommager par Clément VII. Saint-André reçut le Prieuré de Pont-de-Beauvoisin (1387), Saint-Sévère unit sa Rectorie à celle de Saint-Vallier à perpétuité (21 octobre 1385) (10).

Des contestations ayant surgi dans la suite au sujet des droits de sépulture et des processions entre les religieux et le

(9) Bibl. Grenoble, Q 767.

(10) Arch. Gen., o.p., série XIV, livre S ; Bibl. Grenoble, Mss. 80, tome XIV, f° 1058.

monastère de Saint-André, Clément VII intervint à nouveau à la demande des Prêcheurs pour résoudre le conflit (11).

Avec l'aide de nombreux amis et la sympathie agissante des Consuls, les religieux construisirent leur couvent et aménagèrent leur église. Guillaume Blanc fonda dans cette église une chapelle en l'honneur de saint Thomas d'Aquin. Quand Guillaume Blanc mourut, en 1386, il se fit enterrer dans cette chapelle où Nicolas Chorier dit avoir vu, en 1658, derrière l'autel, l'épithaphe suivante :

*Anno Domini MCCCLXXXVI die
Octava mens. sept. obiit
Guillelmus Albi civis sanctae
Civitatis Viennensis qui de bonis
suis ad honorem beati Thomae
de Aquino fundavit istam
capellam (12).*

Dix-huit chapelles et autels, trois nefs, dix colonnes, un chœur muni de riches boiseries en noyer, quatre cloches dans le clocher, firent de cette église une des plus belles de la ville. Pour les vitraux, les ornements d'autel, la sacristie, les Consuls donnèrent 100 florins d'or (11 février 1388) (13).

Dans la construction du couvent on incorpora plusieurs colonnes de marbre provenant peut-être du Temple d'Apollon. Et dans le dallage de l'église, devant le maître-autel, on encastra deux pierres tombales chrétiennes des v^e et vi^e siècles (14).

Malgré ces aides nombreuses, les religieux avaient de la peine à subvenir aux dépenses de constructions et à leur subsistance. Ils eurent encore recours au pape. Le 21 avril 1393, Clément VII, toujours très attentif à tout ce qui touchait l'Eglise de Vienne, demanda aux abbés de Saint-André et de Saint-Pierre qu'une somme de 500 francs or, prise sur les biens du diocèse de Vienne, soit mise à la disposition des frères (15).

II. — Le couvent durant le XV^e siècle

Au xv^e siècle, malgré une tension continuelle entre l'archevêque et les officiers delphinaux, Vienne connut une ère d'assez grande prospérité. Le couvent de Notre-Dame d'Outre-Gère semble bien avoir profité de cette prospérité si l'on en juge par

(11) *Id.*

(12) Chorier : « Recherches... », I, ch. 7.

(13) Arch. Isère, Vienne, BB-I, f^o 6, v^o 7 1^o.

(14) Chorier : « Recherches... », I, p. 55.

(15) Arch. Gen., o.p., série XIV, livre S ; Bulle du XI Kal mai - 15^e année du pontificat.

la quantité de transactions immobilières conservées aux Archives de l'Isère.

La première chose à faire était de se libérer le plus possible des obligations envers Saint-André.

Le 29 juillet 1394, le prieur Giraud (ou Gérard) Garandelli rachète à l'abbé de Saint-André, en présence de Frédéric de Minculis, official de Vienne, les droits de l'abbaye sur les jardins et enclos du couvent, car on veut agrandir l'église. Le 20 mai 1413, cette fois, c'est l'abbé de Saint-Ruf-de-l'Isle qui cède ses droits sur des jardins.

Le 22 avril 1474, à nouveau, moyennant 5 florins d'or, le prieur Pierre Odelet et fr. Pierre de Bonnefoy s'acquittent d'une rente due au monastère de Saint-André (16).

Nombreuses sont les transactions concernant des maisons et des terrains :

— maison de Marguerite Jullien (3 mars 1452), par le prieur François de Bonnefoy ;

— maison de Philibert Corier (7 avril 1465), par le prieur Jean Ferrolliard ;

— maison Verdier (9 novembre 1479) ;

— maison de la Maladière (30 septembre 1495) ;

etc., etc.

L'intérêt de tous ces contrats pour les urbanistes de Vienne est indéniable ; et, pour nous, ils nous font connaître la composition de la communauté. Souvent l'acte est approuvé par « le chapitre assemblé au son de la cloche, de la manière accoutumée » ; tous les religieux signent alors.

C'est ainsi que le 7 août 1465, lorsqu'il s'agit de la maison Carrier, louée à un certain Philibert Corier, nous voyons quatorze religieux approuver le contrat :

Jean Ferrolliard, prieur	Jean Trolliard
François Bonnefoy, sous-prieur	Jean Psalim
Simon Pérard	Jean Breunier
Jean Bonnefoy, jubilaire	Jean Bouenesy
Barthelemy Filliod	Jean de Mont
Jean Dené	Jean Alliod
Antoine Bonnet	Antoine Cochard.

« Par acte du 9 novembre 1479, — Humbert Michallet, notaire — honnête Parisot Purrencehric, drapier de Vienne et Jean sa femme, alberge à Jean Verdier, aussi drapier et à Louise

(16) Arch. Isère, 7-H-137.

sa femme, une maison sise à Vienne vis-à-vis le couvent des Frères Prêcheurs, moyennant une pension annuelle de 5 florins, remise aux Frères Prêcheurs par François Convert et Benoite Charreade sa femme. » L'acte sera repris en juin 1554.

Le 30 septembre 1495, noble Jean de la Maladière vend une maison aux Frères Prêcheurs. Or cette maison se trouvait en bordure du Rhône ; il faudra la démolir lorsqu'on construira les quais.

Les Frères possédaient aussi une rente sur la maison voisine sous laquelle était la voûte du port de la Pêcherie. Le 24 janvier 1755, la ville achètera cette maison de M. Parron et la démolira pour l'embellissement de la place et pour faciliter l'accès au « port des Jacobins » (17).

L'entente entre les religieux et les Consuls de la ville, vrais fondateurs de leur communauté, semble avoir été sereine. Ces Messieurs vinrent souvent tenir leurs conseils dans le cloître des Prêcheurs : ainsi le dimanche 4 mars 1408, le dimanche 13 juillet 1410, le dimanche 1^{er} novembre 1416. Après 1418, ils avaient plutôt l'habitude de se réunir à Saint-Sauveur (18).

● FONDATION DU VICARIAT DE MAUBEC - 1465.

C'est dans ce climat d'euphorie que se décida la fondation d'une maison filiale, un vicariat, à Maubec, petite ville du Dauphiné proche de Bourgoin.

Louis de Montlaur, seigneur de Maube et Pierre Hazard, notaire à Bourgoin et seigneur de Buffières, sont à l'origine de cette fondation destinée au service d'une église. La maison sera connue sous le nom de Paternoz. Commencées le 5 mars 1465, les tractations traînèrent quelque peu en longueur. C'est le 25 avril 1472 que la communauté signa l'acte de fondation au couvent de Vienne, en présence de :

fr. Raphaël Rosset, prieur	fr. Georges Chamon
fr. Pierre Odelet, maître en	fr. Jean Pollosset
Ecriture sainte	fr. Pierre Bonnefoy
fr. Pierre Angel, lecteur	fr. Jean Trolliard.

Paternoz-Maubec restera dans la mouvance du couvent de Vienne jusqu'en 1628, date à laquelle la Maréchale d'Ornano entreprit de réorganiser la maison dont la tenue laissait beaucoup à désirer. Elle trouvera dans le prieur de Notre-Dame d'Outre-Gère, le Père Jean Bodet, l'homme capable de mener à bien cette

(17) Bibl. mun. de Vienne, M. 260, Frères Prêcheurs.

(18) Arch. de l'Isère, BB-2, f^o 107, v^o 129 ; BB-4, f^o 45.

restauration. Paternoz sera alors érigé en couvent de plein droit, indépendant de celui de Vienne, au grand mécontentement d'ailleurs de la communauté viennoise qui s'estimera lésée (19).

Pour connaître les activités des religieux durant cette période, il faudrait suivre l'histoire de la ville. On verrait les religieux présents aux diverses manifestations de la communauté urbaine. C'est l'époque où prolifèrent les confréries et les corporations ; Vienne en comptera plus de cinquante. Chacune a ses offices, ses réunions, ses processions. On se rendait visite, on allait d'une chapelle à une autre, arborant, non sans fierté et surenchère, gonfalons, bannières, insignes. C'est ainsi que les chirurgiens et les cordeliers (cordiers) tenaient leurs réunions à Notre-Dame d'Outre-Gère.

On trouverait également des Prêcheurs dans les chaires des différentes églises : Saint-Pierre, Saint-Sauveur, la cathédrale Saint-Maurice...

On les verrait donnant des « cours » de théologie à de futurs prêtres et participant à la vie intellectuelle de la cité.

Une certaine tension interne dut se produire qui nécessitera en 1493 l'intervention du Maître général et l'institution d'un vicaire sur « le temporel et le spirituel » de la maison (20).

III. — Le couvent au XVI^e siècle - Destruction et renouveau

Comme tant d'autres maisons de l'Ordre, l'histoire de la maison de Vienne est marquée par le drame des guerres de religion.

De nombreux réformés habitaient Vienne. Michel Servet y résidait et y publiait sous des pseudonymes. En 1553, le Grand Inquisiteur Mathieu Ory viendra enquêter sur lui et ouvrir son procès.

Les familles se divisent. On voit Gui de Maugiron déshériter son fils aîné Louis en 1537 « attendu qu'il n'est point dans l'Eglise ». Sans doute le jeune homme a-t-il des attaches avec les réformés. Pourtant, à sa mort survenue en décembre 1554, Louis sera inhumé dans l'église des Prêcheurs de Vienne (21).

En 1562, les réformés voulurent occuper l'église des Prêcheurs, mais les Consuls de la ville la leur refusèrent sauvant ainsi, pour un temps, la belle église de Notre-Dame d'Outre-Gère. On lui enleva toutefois tous ses reliquaires, sous prétexte de

(19) L'histoire du couvent de Maubec a été publiée dans les « Documents pour servir à l'histoire de l'Ordre de Saint-Dominique en France », n° 7, 1972.

(20) M.O.P.H. - L. Pignon - Chronique, p. 111.

(21) Mermet : « Histoire de la ville de Vienne - 1040-1801 », p. 279.

subvenir aux frais de la guerre. De Bernin, que le baron des Adrets avait laissé à Vienne pour y commander, accorda aux religieux de conserver une cloche ; ils en avaient quatre (22).

Cinq ans plus tard, les soldats huguenots pillèrent la ville de fond en comble du 4 octobre au 13 novembre 1567. Ils avaient à leur tête un certain Jean de la Croix qui se donnait le titre de « Capitaine général des démolitions ecclésiastiques ».

Pénétrant dans le couvent et l'église, les soldats les saccagèrent, tout comme ils firent dans l'église et le couvent des Carmes. La maison d'habitation qui avait « un grand nombre de chambres munies de fourneaux, fenestragés et meubles nécessaires et bien habitables, deux grandes salles, un réfectoire, un pressoir... des cloîtres faits avec des piliers faits de pierres belles, somptueuses... » fut dévastée. Dans l'église tout fut pillé, cassé, volé, tel un très beau candélabre. Titres et papiers furent jetés au feu.

Les frères eurent-ils à subir des outrages ? Nous ne saurions le dire. Toutefois, il faut mentionner un certain fr. Apollinaire de Vienne, dont le Chapitre général de l'Ordre (Rome, 1569) fait mention lorsqu'il parle des destructions opérées par les calvinistes dans les couvents de France. Ce frère viennois aurait trouvé la mort avec plusieurs autres frères lors de la destruction du couvent de Die en 1562 (23).

Le calme revenu, les Prêcheurs sollicitèrent des secours auprès des Consuls. On leur accorda généreusement une ration de pain et de vin ; « une ration de soldat ! » dit un chroniqueur.

Leurs appels auprès du Parlement de Grenoble n'eurent guère de succès. Alors, courageusement, les frères entreprirent de relever leur maison. Ce ne fut pas aisé. Quand ils voulurent reconstruire leur mur d'enceinte, ils virent des opposants venir démolir la nuit ce qu'ils avaient péniblement construit le jour. Avant la guerre, il n'y avait qu'un tout petit chemin du côté de la Gère, tout juste un chemin pour qu'un mulet chargé puisse passer en venant du port. Certains voulaient élargir ce chemin en empiétant sur la propriété des frères. Les tractations se poursuivront avec la ville jusqu'en 1596. Les Prêcheurs durent alors se contenter d'un bout de jardin « où sont à présent les greniers à sel » et une pension de 12 livres par an (24).

Pour trouver les ressources nécessaires, il faudra vendre ou louer une partie des bâtiments ainsi que des maisons attenantes. Le provincial, Pierre Godebille, donne son accord le 27 avril 1569.

(22) Bibl. Grenoble, R. 80, p. 896-897 - 4 et 5 mai 1562, supplique aux Consuls.

(23) Reichert, Cap. gen., o.p., Rome 1569, p. 117 - année dominicaine, 2 janvier.

(24) Arch. Hospices de Vienne, H-45.

Et de plus, il faudra se résoudre à réduire l'église de la moitié de sa longueur ; la deuxième partie restant à l'usage de jardins.

Une donation mérite d'être mentionnée ; non pas tant en raison de son importance, mais pour la coutume qu'elle nous enseigne.

Geoffroy d'Areu, chanoine de Saint-Pierre, lègue une rente de 20 sous au couvent des Prêcheurs pour que les religieux de Notre-Dame d'Outre-Gère viennent chaque année, dans l'octave de la Nativité, au jour fixé par les chanoines, faire « station » dans leur église (25 novembre 1559). « En entrant, ils chanteront au milieu de la nef un Libera avec l'Oraison pro sacerdote, ensuite ils diront les Laudes des morts dans le Chapitre qui est dans le cloître et, à la fin, l'oraison pro sacerdote. »

La coutume se conservera jusqu'en 1740. A cette date ces Messieurs de Saint-Pierre ne voulant plus verser la rente, les frères cessèrent d'aller prier pour le chanoine Geoffroy d'Areu. Gageons que depuis longtemps, le généreux chanoine avait trouvé miséricorde auprès de Dieu !

Les religieux allaient aussi faire « station » à la chapelle de Maguelonne où ils chantaient un Libera et une Oraison pour un prêtre défunt (25).

Leurs activités apostoliques ne nous paraissent pas très conséquentes. La ville se relevait péniblement de ses ruines, l'enseignement scolaire n'était qu'à ses débuts. Les premières écoles apparurent en septembre 1532, mais il était interdit aux prêtres et aux religieux de tenir écoles ou d'enseigner autre chose que l'alphabet. De 1550 à 1600, un collège, comportant 5 classes d'humanités et 2 classes de philosophie, dispensera l'instruction aux enfants des principales familles de la région et de la ville, mais il ne semble pas que des Prêcheurs purent participer à cet enseignement, sinon d'une manière occasionnelle. Le ministère apostolique a dû se limiter à des prédications traditionnelles dans les églises de la ville, à l'occasion du Carême, de l'Avent, des fêtes liturgiques.

Quelques prieurs nous sont connus :

— 1490 : fr. Jean Valette, docteur en théologie ;

— 1548-1569 : fr. Claude Laurent Molaris. En 1548, il est désigné dans un acte comme « prier moderne du dit couvent attendu le décès du R.P. Laurent Lucet auparavant prier dudit couvent » (25 novembre 1548). C'est lui qui assista aux destructions et entreprit de reconstruire ;

(25) Arch. Hospices de Vienne, H-45.

— 1577 : fr. Henry Champion qui poursuivra la politique de son prédécesseur.

Signalons encore un frère, le Père Mallet, désigné comme « professeur de philosophie ». Il enseigna à Limoges au couvent des Prêcheurs, puis il séjourna à Vienne et fut envoyé par son Provincial au couvent de Saint-Gaudens en 1585, où il devait enseigner la théologie ; mais, faute d'étudiants en cette discipline, il reprit son enseignement de philosophie (26).

IV. — Le couvent au XVII^e siècle

De cette période, nous ne retiendrons que quelques événements :

— visite du Maître général de l'Ordre, le 22 septembre 1610, Augustin Galamini ;

— l'enseignement du Père Etienne Géraud au collège des Jésuites, 1615-1616 ;

— l'érection de la maison de Paternoz en couvent indépendant en 1628 ;

— le transfert du couvent à la Province de Toulouse en 1697.

Nous ne savons rien de cete visite du Maître général. Il s'agit vraisemblablement d'une étape faite par le Maître général à Vienne lors d'un voyage en France (27).

Par contre, l'enseignement au collège des Jésuites nous est bien connu et mérite d'être relaté.

En 1604, la ville avait décidé de confier aux pères Jésuites la direction du collège. Mais en 1615, ne trouvant pas de professeur de philosophie, il fut question de supprimer cet enseignement. La ville s'en émut et il fut décidé que l'on demanderait à un Prêcher d'assurer cet enseignement dans ce que l'on appelait encore le « vieux collège ». Ses appointements seraient prélevés sur les sommes allouées par la ville aux Jésuites. La fermeture des classes de philosophie risquait en effet de porter un coup sérieux au collège ; déjà des étudiants commençaient à quitter la ville. Il fallait sauver ces deux classes de philosophie. Le 16 septembre 1615, les Consuls décidèrent d'envoyer quelqu'un à Lyon auprès du Père Croissard, dominicain du couvent de Lyon, « fault parler au P. Croissard qui est affectionné à la ville, est, sy on ne peult rien obtenir, fault se pourvoir d'un homme capable ».

(26) Arch. en O.P., XIII, 786, n° 20 ; lettre du Père Mallet au Maître général, 9 décembre 1585.

(27) Mortier : « Histoire des M.G. », tome VI, p. 162.

La démarche porta ses fruits. Le 22 septembre, le Père Pierre Clavier, dominicain de Lyon, accepte de prendre en charge les cours de philosophie. On placarde les affiches dans la ville. Mais l'archevêque de Vienne, Jérôme de Villars qui n'aimait guère les Dominicains et que l'on n'avait pu consulter en raison de son absence, prit ombrage de cette décision et voulut y faire opposition. Finalement tout s'arrangea, le Père Clavier donna ses cours au consentement de tous. L'année suivante, les Jésuites purent remettre deux régents de philosophie.

En 1617, même difficulté, pas de professeur jésuite pour enseigner la philosophie. Cette fois, un Consul de la ville se rendit aux Buis (Buis-les-Baronnies) en quête d'un professeur. Il y trouva le Père Etienne Géraud, dominicain de réputation célèbre. On se mit d'accord. La ville s'engageait à verser 300 livres pour son enseignement à Vienne. Mais quelques jours plus tard, le mardi 17 octobre, quand les Consuls de la ville se présentèrent au Père Géraud pour le saluer, ce fut pour s'entendre dire « qu'il ne peut lire la dicte philosophie quant à présent, d'autant qu'il n'a pu avoir son obédience ni congé de son supérieur qui ne s'est trouvé à Valence dont il vient ; ... et d'ailleurs qu'il a esté adverti que Monseigneur l'Archevêque et Comte de Vienne n'a pour agréable que la philosophie se lise par autre que les PP Jésuites et qu'il menace d'excommunier tous autres qui s'ingénieront à la lire ».

Gros émoi parmi les Consuls ! Ils se réunirent en conseil le lendemain. L'un d'eux, Argoud, annonça que le Procureur général du Parlement du Dauphiné s'opposerait à l'enseignement du Père Géraud. La situation devenait catastrophique ! Les Jésuites ne pouvaient pas donner les deux professeurs de philosophie réclamés par la ville qui leur reprochait de ne pas respecter le contrat ; l'archevêque et le Procureur général s'opposaient au candidat de remplacement proposé par la ville, le Père Géraud. Prudent, ce dernier se retranchait derrière l'obéissance aux supérieurs hiérarchiques et au respect dû à l'archevêque.

Les Consuls n'étaient pas décidés à capituler. On avait déniché un professeur de philosophie, il enseignerait. A force de diplomatie, on obtint le consentement du Procureur général du Parlement qui, beau joueur ne s'entêtera pas et viendra même assister à la leçon inaugurale que le Père donna le 19 octobre au nouveau collège. L'Archevêque avait dû, de son côté, se montrer plus coopérant. Et c'est devant les Consuls et les notoriétés de la ville que le Père Géraud ouvrit son enseignement par un grand discours en latin, à la grande satisfaction du Recteur et des pères Jésuites du collège ainsi que des 35 étudiants de philosophie inscrits cette année-là. A la fin de sa conférence, le Père fut porté en triomphe par les étudiants.

Tout semblait donc pour le mieux. Le Père commença ses cours le lundi suivant. D'autres difficultés allaient surgir. Cette fois, elles viendraient du couvent de Notre-Dame d'Outre-Gère.

Le Père Géraud était allé loger au couvent de son Ordre, comme il se doit en pareille circonstance ; il « y feust si mal logé et traicté du prieur d'icelluy, par les artifices de plusieurs personnes qui le voulloyent obliger à se retirer et laisser la ville en ceste confusion pour ruynier la réputation dudict collège, qu'il fust contrainct de se retirer dans une petite chambre qui est en un coin du collège neuf, ou il estoit si mal, comme chascung a peu voir, qu'il tomba incontinent mallade et demeura longtemps en cest estat, ou il est encore, faulte d'estre bien assisté et entretenu ».

Craignant pour la santé du Père Géraud, ce qui aurait provoqué la cessation des cours et le départ des étudiants, les Consuls décidèrent, le 28 janvier 1618, de le mettre en pension chez le sieur de Leusse, secrétaire de la ville, auquel ils donneraient une pension de 5 livres par mois.

Mieux soigné, le Père se rétablit, put assurer ses cours au contentement de tous. La ville lui octroya les 300 livres promises « pour avoir enseigné pendant une année finissant à la Saint Luc ».

Le Père Géraud enseigna encore l'année suivante. En plus des 300 livres, on lui octroya cette fois une gratification de 50 livres « attendu les peynes par luy prizes et le zelle où il s'est porté à enseigner la dicte philosophie ».

Avec les Jésuites, les Consuls eurent alors quelques démêlés financiers, leur refusant une partie des subsides habituels puisque le Père Géraud était à la charge de la ville et non du collège.

Quant au prieur de Notre-Dame d'Outre-Gère, le Père Charles Geysset, disons pour sa décharge, qu'il ne lui avait pas été possible de donner un logement convenable à son frère en religion en raison des travaux de réparations de son couvent.

Par la suite, les Pères Jésuites purent disposer des professeurs de philosophie dont le collège avait besoin. En 1766 toutefois on voit deux religieux non jésuites chargés de cours au collège :

- le Père Bertrand, dominicain, professeur de physique ;
- le Père Vallet, augustin réformé, professeur de troisième.

Tous deux devront abandonner leur enseignement, car, selon le règlement, ces postes ne pouvaient plus être confiés à des religieux (28).

(28) Cl. Faure : « Recherches sur l'histoire du Collège de Vienne », 1932. Registres de l'Hôtel de Ville de Vienne.

L'érection de la maison de Paternoz-Maubec en couvent date de 1628, avons-nous dit. Le prieur, Jean Bodet, religieux originaire du couvent de Saint-Flour, avait mené les tractations avec la Maréchale d'Ornano. Longtemps plus tard, le 14 septembre 1681, le Père Claude, peut-être procureur du couvent de Vienne, constatait avec une certaine amertume que « le Père Bodet avait su circonvenir le Provincial pour arriver à ses fins » (29).

Il est certain, à en juger par les pièces conservées dans huit énormes dossiers aux Archives de l'Isère, qu'après le désastre de 1567, les religieux eurent beaucoup de difficultés pour reconstruire leur couvent. La séparation de la maison de Paternoz les privait de rentes et d'hommes. Il fallait sans cesse disputer, discuter, plaider et parfois... pour des questions de latrines ! En effet, juste à l'entrée de leur église du côté de Saint-Sévère, une maison avait été construite dont l'évier et les latrines corrompaient les murs de l'église. Il fallut intenter un procès au propriétaire, M. Pierre Devigne, curé de Sablon. Finalement, le curé vendit la maison aux frères pour 1 300 livres (30).

Pour ce qui est des prédications, nous n'avons relevé que l'érection d'une Confrérie du Rosaire à Maleval-en-Forest par les Dominicains de Vienne, le 15 décembre 1562. Par contre ces érections de confrérie se multiplieront au siècle suivant.

La communauté n'est pas démunie de ressources. Le 26 juillet 1688, grâce à un remboursement de feu Messire de Chabannes et de feu Messire Prat, chantre et chanoine de Saint-Maurice, effectué par une nièce Mme de Montmartin, les religieux peuvent acheter au village de Seyssuel une vigne appartenant à Anne de Cezargues pour une somme de 1 050 livres (31). Cependant, voulant sauvegarder les droits des religieux, ils n'hésitèrent pas, en liaison avec les Cordeliers d'Anonnay, à engager une longue procédure pour se faire exonérer des nouveaux impôts que le roi voulait imputer aux communautés religieuses. Ils envoyèrent à Grenoble l'un d'entre eux, le Père Maclé, pour défendre leur cause (32).

En 1696, le Maître général Antonin Cloche entreprit une réforme des couvents de France. La question de l'appartenance à la Province de France se posa alors au couvent des Frères prêcheurs de Vienne.

(29) D-H, n° 7. Le Père Bodet participa au Chapitre provincial de Chartres en 1624 avec « le Père F.N. socius et Laurent Girauton, profès de Vienne », N. Lefebvre - Agématologie.

(30) Bibl. mun. de Vienne, M. 260 ; Acte du 11 nov. 1671, Terrier des Fr. Pr. de Vienne.

(31) Arch. de l'Isère, 7-H-135.

(32) *Id.* Correspondance du Père Maclé avec son prieur de Vienne. Le 3 août 1700, il rend compte de sa visite au monastère des Dominicaines de Montfleury auxquelles le couvent de Vienne doit 18 livres. La Mère Prieure est compréhensive !

En avril 1697, le chapitre provincial tenu à Rodez se prononça pour le transfert du couvent à la Province de Toulouse. Le Père Louis Mourel, du couvent d'Albi, fut nommé vicaire du couvent, puis en devint prieur à la demande de l'archevêque de Vienne, Arnaud de Montmorin. Ce transfert ne se fit pas tout seul. Tous les religieux décidèrent de quitter la maison ; seul le fr. Louis Berny, docteur et professeur en théologie, originaire d'Orléans, mais fils du couvent de Vienne, « resta, porté d'inclination et d'attachement pour la vie régulière », dit-il. La tâche du nouveau prieur n'était guère aisée. Il se trouvait à la tête d'une communauté dont tous les membres, ou presque, étaient dispersés. Il faut croire que le Père Morel ne manquait pas « de classe », puisqu'il assumait sa charge « au contentement de tous » dira le Père Berny, durant 3 ans. Au chapitre provincial de Castres en 1706, il sera élu prieur provincial (33). Il faudra néanmoins une nouvelle intervention du Maître général, le 31 mai 1721, pour confirmer le transfert du couvent de Vienne à la Province de Toulouse.

V. — Dernières années - XVIII^e siècle

Jusqu'à la Révolution, la communauté va désormais se composer de 6 ou 7 religieux dont une des activités, tout au moins durant les années 1710-1730, sera la prédication du Rosaire. Nous les voyons ériger de nombreuses confréries. Le processus est souvent le même ; un groupe de paroissiens et leur curé adressent une supplique au prieur des Dominicains de Vienne et celui-ci envoie un ou deux religieux prêcher dans la paroisse et ériger une confrérie. Le procédé se retrouve dans toutes les autres communautés françaises.

Retenons par exemple les fondations suivantes :

- Mallevall-en-Forest : 15 décembre 1652 ;
- Saint-Heure (Saint-Eustache) : 12 mai 1737 ;
- Saint-Pierre-de-Bressieu : 6 novembre 1735 ;
- Saint-Barthelemy-de-Vals : 23 septembre 1725 ;
- Lent-Lestang : 19 novembre 1724, par fr. Dominique Pasquet, prieur ;
- Izeaux : 20 novembre 1724, par J.-F. Maugeot, docteur en théologie ;
- Moras : 10 août 1713, par François Roque, prieur ;

(33) Arch. Gén., o.p., série XIV, livre S., Mass. Berny.

— Saint-Bonnet-de-Chavagnes : 19 may 1737, par Dominique Pasquet, prieur ;

— Satellieu-en-Vivaraïs : 7 décembre 1723, par Dominique Pasquet, prieur ;

— Ardoix-en-Vivaraïs : 3 septembre 1724, par Dominique Pasquet, prieur ;

— Lemps-en-Vivaraïs : 27 août 1724, par Dominique Pasquet, prieur ;

— St-Pierre-de-Bressieux : 25 octobre 1735, par Dominique Pasquet, prieur ;

— Chaleyssin : 30 octobre 1729, par J.F. Maugeot, docteur en théologie ;

— Saint-Apollinard : 13 mai 1723, par Dominique Pasquet, prieur (34).

A la communauté se joignit en 1709 un dominicain irlandais, fr. Jean Daverin, qui se préparait à partir en mission (35).

Soigneusement tenus, comme en témoigne le « Livre des Comptes du Couvent de Vienne commencé au mois de mars 1762 » conservé aux Archives des Hospices de Vienne (36), les comptes de la communauté font apparaître la vie d'une communauté très classique vivant simplement. « L'ordinaire de la semaine » est de 8 à 10 livres, l'achat de livres, le vestiaire des religieux, les médicaments, les frais de sacristie, l'entretien et les réparations des maisons, les versements au Provincial lors de ses visites, les dons faits aux pauvres constituent toutes les dépenses. Aux recettes figurent des versements effectués par la ville, quelques pensions, les revenus des maisons louées, quelques rentes, les offrandes des confréries (Saint-Côle, Saint-Paul...) et des corporations (Chirurgiens, Cordonniers), les quêtes et les honoraires de messes (1 livre pour les messes chantées, 6 à 18 sols pour les messes basses). Le tout s'équilibre à peu près bon an mal an.

Les Archives nationales ont conservé un inventaire des biens de la communauté établi en décembre 1766 :

Possessions et revenus du couvent

Le susdit couvent possède en biens fonds :

- 1° une cinquantaine de fosserées de vignes sur le territoire de Vienne, qui année commune produisent soixante charges de vin à 10 livres la charge ; dont il faut déduire la part du vigneron

(34) Arch. de l'Isère, 7-H-13.

(35) A.F.P., 1968, XXXVIII, p. 316 ; The Irish Dominican Province.

(36) Arch. des Hospices de Vienne, H-48.

qui fait les cultures et les frais que fait le couvent en échalats, fumier..., reste trois cent livres, cy ...	300 liv.
2° un petit bien au village des Sablons à cinq lieues de Vienne, consistant en quelques champs, vign, pré, et un chazal, affermé le tout soixante quinze livres, cy	75 liv.
3° le couvent possède en cette ville de Vienne deux magasins qui servent de grenier à sel, affermés trois cent livres avec deux minots de sel, cy	356 liv.
4° le couvent possède encore dans la ville deux autres magasins affermés à des particuliers à quatre vingt dix huit livres, cy	98 liv.
5° le couvent possède encore dans la ville sept petites maisons de moyenne valeur affermées six cent sept livres, cy	607 liv.
6° le couvent possède quelques rentes constituées, quelques censives, pensions, obituaires, qui peuvent monter à trois cent soixante quatre livres, cy	364 liv.
Enfin, le dit couvent retire annuellement des messes de la communauté, confréries, offrandes et autre casuel huit cent livres, cy	800 liv.
annuel revenu total	2 600 liv.

Le susdit revenu échoit annuellement au couvent, sans que le couvent soit lui-même aucunement endetté.

Nous soussignés Prieu et autres Religieux composant la communauté du Couvent des Dominicains de la ville de Vienne, certifiant être le contenu de cette feuille très exacte et conforme à la vérité, en foy de quoi avons signé à Vienne, ce 23^e décembre 1766

fr. Blacheire, prieur

fr. Segure, sous-prieur

fr. Borelly, prédicateur dominicalier de théologie et syndic
du Couvent

fr. Lefeuvre

fr. Rodet

fr. Roubaud, professeur

(fr. Patruet - fr. Cotte, absents) (37).

(37) Arch. Nat., 4 AP 40, f° 188-189, S. 3290.

L'expansion de la ville, les besoins de l'urbanisme amenèrent les Consuls à envisager la construction d'un quai en bordure du Rhône. Les Prêcheurs se trouvèrent directement concernés. Toute une procédure d'expropriation s'engagea. L'affaire remonta jusqu'au Conseil du Roi. Finalement les religieux se virent attribuer une indemnité de 7 745 livres à réemployer en biens fonds dans la ville pour les terrains et les maisons qu'on leur enlevait (38).

Par la suite, avec l'autorisation du chapitre provincial de Montauban (1774) et celle du Maître général, Thomas de Boxadors (30 juin 1774), on louera une maison et un jardin à François Alacoque, aubergiste de la « Table Ronde », lui laissant la possibilité d'effectuer des constructions sur ces dits terrains (39).

A quelques années de sa disparition, la communauté compte toujours de six à sept religieux. L'un d'eux, le Père Sappey, demanda à quitter Vienne pour se rendre au couvent de Montauban. Il fit intervenir à deux reprises son ancien provincial, Hyacinthe Bel, auprès du Maître général avant d'obtenir ce transfert.

Et à la même époque, le couvent envoie un jeune frère, Louis Perrin, au Collège général de Saint-Jacques à Paris pour y poursuivre ses études (3 novembre 1786). Admis aux Ordres mineurs (10 septembre 1789) puis au diaconat (1790), fr. Perrin sera un des derniers dominicains parisiens avec le Père Faitot (40).

Jusqu'au dernier moment, les Prêcheurs de Vienne défendirent opiniâtement leurs biens et leurs droits. Appelés dans la ville par les notables de la ville, ils croyaient pouvoir compter sur leurs successeurs pour les défendre. Hélas ! Les temps n'étaient plus ceux d'autrefois ! Leurs démarches auprès de l'Assemblée nationale pour obtenir le paiement de 2 100 livres sur lequel la ville mettait opposition, resta sans effet ! Déjà on nationalisait les biens du clergé. La lettre du procureur de la commune mérite d'être transcrite :

Messeigneurs de l'Assemblée Nationale,

La démarche des PP Dominicains de Vienne a déterminé la nouvelle Municipalité à prendre des précautions.

(38) Arch. de l'Isère, 7-H-132. Les décrets royaux sont du 22 avril 1773 et du 11 juin 1777 ; l'enregistrement à la Chambre des Comptes de Grenoble du 10 juillet 1777.

(39) Arch. des Hospices de Vienne, H-48.

(40) A.F.P., XI 61970, p. 391 ; Arch. Vaticanes, Fonds Dominicains (7 mai - 19 juillet 1782).

Par un de vos décrets, vous avez déclaré les biens du clergé à la disposition de la Nation. Cette perspective a fait ouvrir les yeux aux deux parties intéressées, les PP Dominicains en offrent la preuve.

Le 28 décembre 1781, ils albergèrent une maison située en cette ville à J.B. Roche sous une pension annuelle de 25 livres et moyennant l'introge de 2 500 livres payables dans quatre années.

Le 7 janvier dernier, ils se sont pourvus à la Chambre des Vacations du Parlement du Dauphiné, et le 11 du même mois, ils ont obtenu contre Roche contrainte pour le paiement de cette même somme. L'arrêt et les lettres d'attache ont été signifiées le 25.

Le Comité, et, après lui, la nouvelle Municipalité, en ayant eu connaissance, il vient d'être arrêté par le Conseil Général de former opposition au paiement prétendu ; cette opposition a été signifiée au Syndic des religieux.

En cet état, la Municipalité de Vienne, avant de s'engager dans une contestation plus ample, et qui, par les circonstances, parraît devenir oiseuse, s'empresse par mon organe de vous faire part, Messeigneurs, de ses démarches. Le Syndic vient de remettre un mémoire de lui signé que j'insère sous ce pli. D'après vos ordres, on suivra l'opposition ou on s'en désistera. Elle n'a été fournie qu'en suite du décret de votre auguste Assemblée. Ses décisions seront toujours, pour cette ville, des lois qu'elle se fera un devoir d'exécuter ponctuellement.

Je suis...

*Delaloy, procureur de la commune.
Vienne, 25 février 1790.*

Observations

Les PP. Dominicains de Vienne en Dauphiné donnèrent en albergement en 1781 avec les conditions requises, une petite et vieille maison au sieur Jean-Baptiste Roche, voiturier sur le Rhône, pour la pension annuelle et perpétuelle de 25 livres et 2 500 livres d'introge payables dans 4 ans. Cette maison était en si mauvais état que les pères, qui ont de très médiocres revenus, ne crurent pas devoir la rétablir, parce que la somme qu'ils y emploieraient ne porteraient pas l'intérêt du capital. Effectivement, il en a coûté plus de 1 000 écus au sieur Roche pour la rendre habitable.

Feu Guy la Barre, beau-père au sieur Roche, se rendit caution du sieur Roche son gendre, pour les 2 500 d'introge payables

dans quatre ans ; mais étant devenu mort dans cet intervalle, le sieur Vernée, son autre gendre et son héritier ne s'est pas empressé de solder cette dette, quelques instances que lui en aient fait les pères, et cela sous divers prétextes, disant tantôt qu'il avait essuyé des dommages très considérables dans ses moulins par les inondations de la rivière de Gyère, tantôt parce qu'il ne trouvait pas d'argent à emprunter. Enfin les pères, lassés d'attendre, et voyant qu'on se jouait d'eux, s'adressèrent à la Chambre des Vacations de Grenoble, d'où ils obtinrent un commandement contre les sieurs Roche et Vernée leurs débiteurs ; qui se voyant pressés de payer, portèrent cette affaire au Comité de cette ville qui engagea ces Pères à surseoir encore quelques jours pour s'informer des Etats Généraux s'ils pouvaient retirer cette somme, vue la position où se trouvent aujourd'hui les Réguliers.

Nota... que les Pères n'ont demandé cette somme que pour n'être pas obligés de faire assigner environ 40 particuliers qui ne peuvent ou ne veulent pas leur payer différentes pensions qui leur sont dues et qu'ils ont été obligés de retirer d'avance d'autres pensions qui ne sont pas encore échues pour vivre et entretenir leurs biens fonds.

2° parce qu'ils ont de fortes raisons pour ne pas laisser les 2 500 livres entre les mains des débiteurs, s'offrant, pour la sureté des payeurs, de leur donner M^e Aclocque pour caution, connu de toute la ville, comme très respectable, et de placer cette somme sur la caution même, et de la représenter en tout temps quand ils en seront requis.

fr. Joseph Borelly
syndic des dominicains.

Vienne, le 22 février 1790 (1).

Désormais la fermeture du couvent est décidée. Chassés de leur maison par la Révolution, les Religieux, ils ne sont plus que 7, devront se disperser. Encore, le 18 novembre, ils adressent une supplique aux membres du Directoire de Vienne pour obtenir les traitements que la ville leur doit ; leur demande sera sans écho. Les visites domiciliaires se multiplient. Il faut choisir.

Le 24 janvier 1791 c'est la saisie définitive. Le couvent sera vendu et transformé peu à peu en maisons particulières. On retrouve encore, dans les constructions, quelques traces des anciens bâtiments.

Que devinrent les religieux ?

● Le Père BORELLY Joseph.

Né le 16 avril 1725 à Bagnols, diocèse d'Uzès, il fut prieur en 1775.

Le 15 décembre 1790, il déclare à la Municipalité qu'étant obligé de partir par suite de la vente du couvent, il se retire à Bagnols, mais reprendra la vie commune dans la maison qui lui sera désignée, mais avec ceux de son Ordre. Il est à Vienne depuis 25 ans. Il a 65 ans et 49 ans de profession religieuse (41). Il avait fait profession le 26 novembre 1742 au couvent d'Avignon.

Au moment de la fermeture du couvent, il était sous-prieur et syndic de la maison.

Au début de février 1791, il n'est déjà plus à Vienne. Il s'est rendu dans sa famille. Les Borelly, originaires de Bagnols, avaient donné de nombreux prêtres à l'Eglise.

Dans une liste de pensions de religieux pour Pont-Saint-Esprit, le Père Joseph Borelly, dominicain de la maison de Vienne, figure parmi les pensionnés. Agé de 66 ans, il déclare avoir quitté la maison de Vienne après avoir été payé de son premier quartier de la présente année par le district de Vienne. Il recevait un traitement de 800 livres (42).

● Le Père COMBES Laurent Augustin.

Né le 19 novembre 1755 à Clermont-Lodève, il fait profession à Avignon le 28 septembre 1776 pour le couvent de Lodève.

Il sera prieur du couvent de Vienne le 28 septembre 1789.

L'Administration prévoit pour lui une pension de 700 livres le 1^{er} février 1791 (43).

● Le Père FAURE Jean François Pierre.

Né à Saint-Etienne le 16 août 1766 ; profès au couvent de Toulouse en 1787 mais pour le couvent de Vienne. Son père était marchand « clinqualier » (*sic*).

Le 1^{er} novembre 1790 il déclare vouloir renoncer à la vie commune pour vivre en particulier. Une pension de 700 livres lui était attribuée.

En 1802, il assure la direction d'une école à Firminy. Les

(41) Arch. de l'Isère, L. 848 *bis*.

(42) Arch. du Gard, 5 L. 4-32.

(43) Arch. de l'Isère, L. 848.

Archives du diocèse de Lyon le signalent comme « janséniste zélé. Intrus à Chambon et Aveyzieux. Actuellement maître d'école à Firminy » (44).

● Le Père RANCHET Jean Antoine.

Né le 15 octobre 1755 au Puy, il avait pris l'habit au couvent dominicain du Puy.

Son père était « laboureur ». Il fit profession au couvent de Bordeaux le 8 mars 1782. En 1790, il est connu comme « professeur de théologie » résidant à Vienne.

Le 16 décembre 1790, il déclare qu'il veut profiter du décret de l'Assemblée Nationale et qu'il renonce à la vie commune. Puis, ayant prêté serment, en janvier 1791 on le retrouve professeur au séminaire de Lyon. Son enseignement ne dut pas plaire à tout le monde ; en 1801, l'Archevêché le note « jureur, schismatique, traditeur, abdicaire, nul pour la religion, secrétaire de la Municipalité du Midi dans le temps du Directoire ».

En 1817 il sera encore à Lyon (45).

● Le Père ROUBAUD Antoine.

Il est professeur de philosophie au couvent de Valence.

Affilié au couvent de Vienne, il avait été prieur du couvent d'Avignon de 1761 à 1763, puis du couvent de Gap en 1782 où il se trouvait tout seul « car la maison est trop pauvre ».

Au moment de la Révolution, il séjournait au couvent de Valence, mais, âgé de 75 ans et malade, il devait y mourir le 10 mai 1790 avant l'évacuation du couvent (46).

● Le frère LEFEBVRE Pierre (fr. Antoine), convers.

Né le 6 juillet 1716 à Montbenoit en Franche-Comté, Pierre Antoine Faivre (ou Lefebvre) Picou était entré dans l'Ordre au couvent de Saint-Maximin ; en août 1750 il avait fait profession, au titre de frère convers. Le Père Grafine était alors prieur de la maison.

Venu au couvent de Vienne, il y resta jusqu'en 1791, date à laquelle il déclara vouloir renoncer à la vie commune.

Il dut cependant rester dans la ville, car le 15 septembre 1795, celle-ci lui versait encore une pension (47).

(44) *Id.* Le Provincial de Toulouse était alors Frère Hyacinthe Bel.

(45) *Id.* Le Provincial de Toulouse était alors Frère Dufour.

(46) Arch. de l'Isère, L. 848.

(47) *Id.*

- Un laïc, Etienne PERMEZEL, vivait aussi dans la communauté.

Né le 5 novembre 1729.

Quand le couvent fut supprimé, la ville lui versa une pension de 400 livres (48).

Quelques prieurs de Notre-Dame d'Outre-Gère

1394	: Giraud (Gérard) Garandelli
1452	: François Bonnefoy
1465	: Jean Ferrolliard
1472	: Raphaël Rosset
1474	: Pierre Odelet
1481	: Jean Gavin
1490	: Jean Vallette
1547	: Laurent Lucet
1548-1569	: Laurent Claude Molaris
1577	: Henry Champion
1617	: Charles Geysset
1624	: Jean Boudet (ou Bodet)
1648-1658	: Antoine Carra (?)
1669	: Antoine Carra (?)
1679	: Antoine Gevry
1681	: N.M. Courraud
1688	: Antoine Gevry
1699-1700	: Louis Nouvel
1708	: Jean Louis Dupond
1713	: François Roque
1723	: Dominique Pasquet
1734	: Antoine Danthon
1737	: Dominique Pasquet
1740	: ... Combes
1762	: Jean Reverdin
1765	: Antoine Carra
1767	: Dominique Blacheire
1773-1775	: Joseph Borelly
1778	: Jean Baptiste Sappey
1787-1789	: Laurent Combes

Dossier préparé par
fr. J.D. LEVESQUE, o.p.

Archiviste Provincial
des Dominicains de Lyon.

(48) *Id.*

STENDHAL A VIENNE

Les mémoires d'un touriste... pressé

« Me voici arrivé à Vienne par une route abominable, toute de montées et de descentes ; deux ou trois fois ma pauvre petite calèche a été sur le point d'être brisée par les énormes charrettes à six chevaux venant de Provence », écrivait, le 9 juin 1837, un touriste arrivant à Vienne, Henry Beyle, qui ajoutait : « Et ce qu'il y a de pis pour un grand cœur (textuel), je n'aurais pu me venger ; le moindre signal d'insurrection de ma part m'aurait valu les coups de fouet de deux ou trois charretiers provençaux, les plus grossiers et les moins endurants (patients) du monde. Il est vrai que j'ai des pistolets ; mais ces charretiers sont capables de n'en avoir peur qu'après que j'aurais tiré ; et quelle affreuse extrémité ! »

Reprenant contact avec la réalité, le voyageur suggérerait aussitôt : « Pourquoi ne pas placer la grande route de Lyon à Vienne sur la rive droite du Rhône où il n'y a pas de montagnes. Elle entrerait à Vienne par le joli pont suspendu sur lequel je viens de me promener. La route pourrait aussi, ce me semble, suivre le bord à gauche ».

Ce voyageur, célèbre sous le nom de Stendhal, nous a laissé ses impressions dans les *Mémoires d'un touriste*, mais son témoignage est sujet à caution : son regard est celui d'un observateur souvent partial, parfois injuste et toujours ronchon.

On pourra en juger par ces phrases consacrées à Lyon, qu'il vient de quitter (1) : « Lyon m'a rendu triste... A Saint-Jean, je n'ai trouvé de remarquable que la piété des fidèles... Ce triste hôtel de ville qui a l'air si sot, si lourd, tellement insignifiant. La statue de Louis XIV est fort plate, moralement parlant (sic) mais elle est parfaitement ressemblante... Rien de plus triste que la place Bellecour. »

(1) On nous dispensera, par courtoisie envers nos amis grenoblois, de rappeler en quels termes l'écrivain parlait de sa ville natale...

Seule échappe à ses critiques la gastronomie lyonnaise avec les « vingt-deux manières différentes » d'accommoder les pommes de terre, « et douze au moins de ces manières sont inconnues à Paris » !

DES GENS AFFABLES

A Vienne, où « les gens sont affables et ne craignent nullement de compromettre leur dignité en parlant à un voyageur inconnu », dans cette « ville du midi » où il se dit « assourdi par les cigales », Stendhal ne montre qu'un enthousiasme très mitigé : « La ville moderne est bien laide, mais en revanche sa position est admirable (...) Vienne, que les Romains appelaient Pulchra, existe maintenant moitié sur le penchant des coteaux qui dominent le cours du Rhône, moitié sur une petite langue de terre qui s'étend entre le fleuve et les coteaux. Elle est entourée de montagnes, les unes pelées, les autres couvertes de bois taillis ; leurs profils variés terminent son horizon d'une façon singulière. »

Et il poursuit : « Pour prendre une idée générale des montagnes et du cours du Rhône, j'ai eu le courage (!), malgré la chaleur excessive, de monter jusqu'aux ruines d'un vieux château qui couronne le mont Salomon. De ce point, la vue est étonnante ; il semble que le Rhône ait renversé les rochers et les collines pour se frayer un passage. Lorsqu'il arrive à Vienne, le fleuve coule, comme prisonnier, entre de hautes murailles de rochers. Vers le milieu de la ville, la Gère, petite rivière qui descend d'une haute vallée, et fait tourner les roues d'une quantité d'usines et de fabriques de draps, vient se jeter dans le Rhône. »

VIEILLES PIERRES...

La hâte des touristes, pressés de « filer vers le Sud », ne date pas d'hier puisque notre voyageur notait déjà : « Il y a ici quatre choses à voir, et cinq ou six heures suffisent pour cela. »

C'est « le prétoire » (c'est-à-dire le temple d'Auguste et de Livie, alors musée) dont on a « indignement rogné les colonnes » et dont les « belles formes antiques, quoique indignement mutilées, réjouissent la vue en élevant l'âme ».

Vient ensuite l'église Saint-Maurice, « assez commune », « trop courte et sans caractère, mais bien éclairée » et « admirablement située sur une plate-forme à laquelle on monte par vingt-huit degrés » et « qui domine la rue principale ».

Sur l'emplacement du théâtre et de la citadelle, « dans les vignes » (2), Stendhal a reconnu, « situés en belle vue, des murs,

(2) Est-il utile de rappeler que la chapelle de Notre-Dame de Pipet n'était pas encore construite et que l'hémicycle du théâtre ne fut dégagé qu'un siècle plus tard ?

des gradins, la demi-circonférence du théâtre qui est encore bien marquée ».

Quant à la « *pyramide hors la ville, ancien tombeau non achevé* » (sic), c'est « *un monument réellement antique mais bien laid* »...

... HISTOIRES D'AMOUR...

En définitive, ce qui a le plus intéressé à Vienne l'auteur de *La Chartreuse de Parme*, ce sont deux histoires qu'on lui a racontées, deux mésaventures arrivées à des séducteurs « héroïques », pour reprendre un terme stendhalien.

« *Un beau jour, à dix heures du matin, on voit un grand jeune homme sortir en courant d'une des plus belles maisons de Vienne : il était en chemise et pieds nus ; le sang lui sortait des deux joues.*

Heureusement il ne vint à l'idée de personne de le soupçonner d'assassinat. Voici ce que nous avons appris le lendemain. Un mari fort belliqueux avait fait mine de partir pour la chasse, dans le dessein de revenir surprendre sa femme en flagrant délit ; il avait été averti par l'autre aide de camp, rival du jeune homme. Arrivé dans les chaumes, près de la ville, le chien fait partir des caillies, et le mari, malgré sa colère, ne résiste pas au plaisir de les tirer.

Il ne rentre qu'à dix heures, enragé contre lui-même, et pensant bien que la surprise serait pour une autre fois. Mais point, il trouve le jeune homme profondément endormi dans son lit, et il n'était pas seul. Le mari furieux lui porte un coup d'épée qui lui traverse les deux joues. Le dormeur est réveillé par le froid de l'épée qui passait sur sa langue. Une personne intéressée, qui se trouvait tout près, saisit l'épée au moment où l'époux la retirait pour en lancer un second coup mieux dirigé dans la poitrine du coupable. Celui-ci passe sous le bras de l'offensé et arrive à la rue dans le plus simple appareil. »

Le seconde histoire ne le cède en rien à la première :

« *Un autre jeune homme de cette ville du midi a été plus héroïque : pour sauver l'honneur d'une femme qu'il adorait, il a entrepris de descendre d'un cinquième étage à l'aide d'un seul drap de lit ; ce qui veut dire qu'il a sauté sur le pavé de la hauteur d'un quatrième : il s'est cassé les deux jambes. Une laitière passait à cinq heures du matin ; il lui a donné de l'argent, et s'est fait transporter à cinq cents pas plus loin, sous les fenêtres d'une auberge. Le jeune homme est resté extrêmement boiteux. » « Ce qui est singulier, c'est qu'on l'aime encore » s'étonne (ou feint de s'étonner) Stendhal...*

... ET BONNES BOUTEILLES

Les environs n'ont guère séduit notre touriste pressé : Septème, Oytier, Diémoz sont pour lui « *des petits villages fort laids et situés dans la plus désolée des plaines* ». Seuls trouvent grâce à ses yeux les hameaux de la Côte Rôtie : « *Chaque hameau de ces environs donne son nom à un vin célèbre. Qui ne connaît, qui ne respecte les vins de l'Ermitage, rouges et blancs ; les vins d'Ampuis, de Condrieux (sic), etc. ?* »

A Sainte-Colombe, le romancier pense reconnaître en une dame Michoud, la cousine de Mme Michoud, de Brangues, qui fut victime de Berthet dans l'affaire dont il s'inspira pour écrire *Le Rouge et le Noir*.

Au moment de quitter la ville, il regrette de ne pas avoir le temps d'aller visiter l'ancienne abbaye de Saint-Antoine ni, surtout, d'aller voir Mlle Sophie Laroche, de Virieu, « *qui dit des choses étonnantes dans le sommeil magnétique* » (3).

Ayant terminé au pas de charge son rapide séjour à Vienne (« *Je ne suis pas un curieux, mais un marchand* », note-t-il), Stendhal reprend la route et s'extasie, au passage, sur la « rampe de Reventin », nouvellement réaménagée (4).

Il arrive, le lendemain, à Valence, « *petite ville sous un soleil ardent* » et constate avec plaisir : « *Le bonhomie, le naturel que j'avais déjà cru remarquer à Vienne éclatent bien plus encore à Valence ; nous voici tout à fait dans le Midi* » (5).

Jean-Yves ESTRE,
Archiviste Provincial
des Dominicains de Lyon.

(3) En fait, Stendhal rencontrera un peu plus tard ce médium de treize ans.

(4) « Les infâmes montées que l'on rencontre encore en France sont les restes de ces routes à mulets établies avant Henri IV.

« Pour peu que l'administration le veuille, ces montées peuvent disparaître en sept ou huit ans sur toutes les routes de première classe et sur beaucoup de celles de seconde, sans qu'il en coûte rien au gouvernement.

« La rampe de Reventin que je viens de descendre au trot, offrait une pente de treize centimètres par mètre et avait quinze cents mètres de longueur. Une compagnie a établi cette pente à quatre centimètres, et elle n'a que quinze cent un mètres de développement : on voit bien que c'est le hasard tout seul qui avait tracé la première route. Le péage par lequel cette compagnie se rembourse ne durera que onze ans et sept mois, après quoi la route sera libre comme toutes les autres. Il me semble que l'on paye six sous par cheval en montant, et trois en descendant ; le roulier y gagne, car le péage lui coûte moins que les chevaux de renfort qu'il était obligé de prendre. »

(5) *Les Mémoires d'un touriste* (1838), Le cercle du bibliophile, 3 volumes, Edito-Service S.A., Genève (1968).

DICTONS

(Suite du fascicule 3, n° 74, de 1979)

M A R S

Manteau de neige dans les prés,
Manteau de foin prochain été.

Huit jours de neige, fumure,
Huit jours de pluie, pourriture.

Quand on entend la grive chanter,
Cherche la maison pour t'abriter,
Ou du bois pour te chauffer.

Du brouillard dans le croissant
De la lune, c'est beau temps.
Du brouillard dans le décours (1),
C'est de l'eau dans les trois jours.

De gaieté, vigneron lève ton verre,
Lorsque les pluies de mars, inonde-
[ront la terre.

Si plus qu'à l'ordinaire, les étoiles
[grossissent,
C'est de l'eau que bientôt, les nuages
[pissent.

Pour Saint-Joseph (2) l'oiseau se
[marie,
Pour Sainte-Lydie (3) on trouve le
[nid.

Pour Saint-Joseph, s'éveillent
L'abeille, le lézard et l'orvet

Au commencement ou à la fin,
Mars a toujours son venin.

Quand il gèle à la Saint-Aubin (4),
Il n'y a paille, foin, ni grain.

Si l'hiver ne janvroie,
Si février ne févroie,
« Mars » vient
Qui ne laisse rien.

En mars la pluie du dimanche
Dure souvent la semaine.

A Sainte-Cunégonde (5) le tonnerre
Annonce un deuxième hiver.

S'il gèle aux Quarante Martyrs (6),
Il gèlera encore 40 nuits.

A Saint-Paul (7) la claire journée
Dénote une très bonne année,
Mais si l'on voit du brouillard
On mourra de toutes parts.

S'il pleut à la Saint-Victorien (8),
On ne ramassera que du foin.

Vent des Rameaux
Ne change pas de sitôt.

Semaine Sainte pluvieuse
Fait une année ruineuse.

S'il gèle le vingt-cinq de mars,
Les prairies diminueront d'un quart.

S'il gèle à la Saint-Gontran (9),
Le blé ne deviendra pas grand.

Qui coule la lessive le Saint-
[Vendredi
Veut la mort de son mari.

Pâques de longtemps désirées
Sont en un jour tôt passées.

(1) Dernier croissant de la lune.

(2) La Saint-Joseph est le 19 mars.

(3) La Sainte-Lydie est le 3 août.

(4) La Saint-Aubin est le 1^{er} mars.

(5) La Sainte-Cunégonde est le 3 mars.

(6) Le 10 mars.

(7) La Saint-Paul est le 7 mars.

(8) La Saint-Victorien est le 23 mars.

(9) La Saint-Gontran est le 28 mars.

Quand mars fait l'avril,
L'avril fait le mai.

Quand mars bien mouillé sera,
Bien du lin se récoltera.

Quand l'abricotier est en fleurs
Jours et nuits ont la même lon-
[gueur.

Brouillard en « mars », gelée en
[mai.

Haie de mars, pluie d'avril, rosée
[de mai,
Rendent août et septembre gais.

Quand il tonne en mars
Le laboureur a l'affre.

Si mars commence en courroux,
Il finira, tout doux, tout doux.

Le beau temps de mars, se paie en
[avril.

Quand j'entendons tonner en mars,
Je pouvons bien dire : Hélas.

Autant de brouillard en mars,
Autant de gelées en mai.

S'il pleut en mars,
Il pleut en juin.

Brouillards en mars,
Gelées en avril,
Pluies en mai,
Se voient toujours aux mêmes jours.

Printemps chaud : été véreux.
Printemps froid : été tardif.
Printemps sec : été pluvieux.
Printemps tardif : été précoce.

Pluie de printemps,
C'est du beau temps.

S'il pleut le jour des Rameaux,
Il pleut aussi pour les Pâques.

Quand il pleut aux Rameaux,
Il pleut aussi à la fenaison
Et aussi à la moisson.

Si le vent est au Nord le jour des
[Rameaux,
De toute la saison, il ne fera pas
[chaud.

S'il pleut le vendredi Saint,
Il pleuvra tout le mois de juin.

Semaine Sainte pluvieuse
Année ruineuse.

Pour que les rats ne mangent pas
[le raisin,
Taille ta treille le Vendredi Saint.

Recueillis par

Raymond FAGES, Pierre GALIBERT,
Henri THOMAS et Jocelyne VALLIN.

LE COMITÉ DE L'ÉCOLE N° 1000 DE LYON

14 Avenue de la République - 69001 LYON 1

Président : M. HULLO

Président d'honneur : M. HULLO

Président d'honneur : M. HULLO

Conseil d'Administration

M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO

M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO

M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO

M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO

M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO

Secrétaire

Président : M. HULLO - Président d'honneur : M. HULLO

Vice-Président : M. HULLO - Vice-Président : M. HULLO

M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO

M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO

M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO

M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO

Secrétaire : M. HULLO - Secrétaire : M. HULLO

Président : M. HULLO - Président : M. HULLO

MEMBRES DU COMITÉ D'ADMINISTRATION

M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO

M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO

M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO

M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO

M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO

M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO

M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO

M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO

M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO

M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO

M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO - M. HULLO

Directeur de la publication : A. HULLO — C. P. P. A. P. N° 54282

Imp. BOSC Frères, Lyon - Dépôt légal n° 7146 - 1^{er} trimestre 1980

United States District Court
District of Columbia

Case No. 100-1000000

Filed: 10/10/2000

Page 1 of 1

Case No. 100-1000000

Filed: 10/10/2000

Page 1 of 1

Case No. 100-1000000

Filed: 10/10/2000

Page 1 of 1

United States District Court
District of Columbia

Case No. 100-1000000

Filed: 10/10/2000

Page 1 of 1

Case No. 100-1000000

Filed: 10/10/2000

Page 1 of 1

Case No. 100-1000000

Filed: 10/10/2000

Page 1 of 1

LE CONSEIL D'ADMINISTRATION DES " AMIS DE VIENNE "
EN ASSEMBLEE GENERALE DU 27 AVRIL 1978

Présidents d'Honneur (à vie) :

M. Charles JAILLET - Ancien Président
M. Paul MICHALON - Ancien Président

Comité de Patronage :

M. Gabriel CHAPOTAT - Membre du C.N.R.S. - Fondateur,
Directeur du Centre de Recherches Archéologiques
M. Serge TOURRENC - Directeur adjoint de la Circonscription
Archéologique
M. André VIGIER - Président du Syndicat d'Initiative

BUREAU

Président : M. André HULLO - Professeur au Lycée de SAINT-
ROMAIN-EN-GAL

Vice-Présidents : M. Marcel GOURDANT † - Commerçant - VIENNE

Mlle Elisabeth JOSSIER - Professeur Honoraire - VIENNE
M. François RENAUD - Professeur au Lycée de SAINT-
ROMAIN-EN-GAL
M. Marcel PAILLARET - Ingénieur - VIENNE

Secrétaire Général : M. Louis BLANC - SAINT-ROMAIN-EN-GAL

Trésorier : M. Félix JACOB † - VIENNE

MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

M. Charles COGNAT - Industriel - SAINTE-COLOMBE
M^e Charles Frecon - Notaire - VIENNE
M. Jean Gueffier - Adjoint au Maire de Vienne - Conseiller Municipal
M. Jean-François Grenouiller - Licencié ès-Lettres - LES CÔTES-D'AREY
M. Jean-François Guillet - Licencié ès-Sciences - SAINTE-COLOMBE-LES-
VIENNE
Mme Jean-Claude Hassler - VIENNE
M. Jean Perriolat - Chimiste - VIENNE
Mme Maurice Seguin - VIENNE
M. Sondaz - VIENNE
M. Jean Vaganay - Industriel - VIENNE
Mme Widlocher - VIENNE

Commissaire Adjoint :

M. Michel Tranchand - Cadre Administratif - VIENNE

